

De couleur, de lumière, d'odeur, de mouvance et d'iconoclasme

Guy Sioui Durand

Numéro 84, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

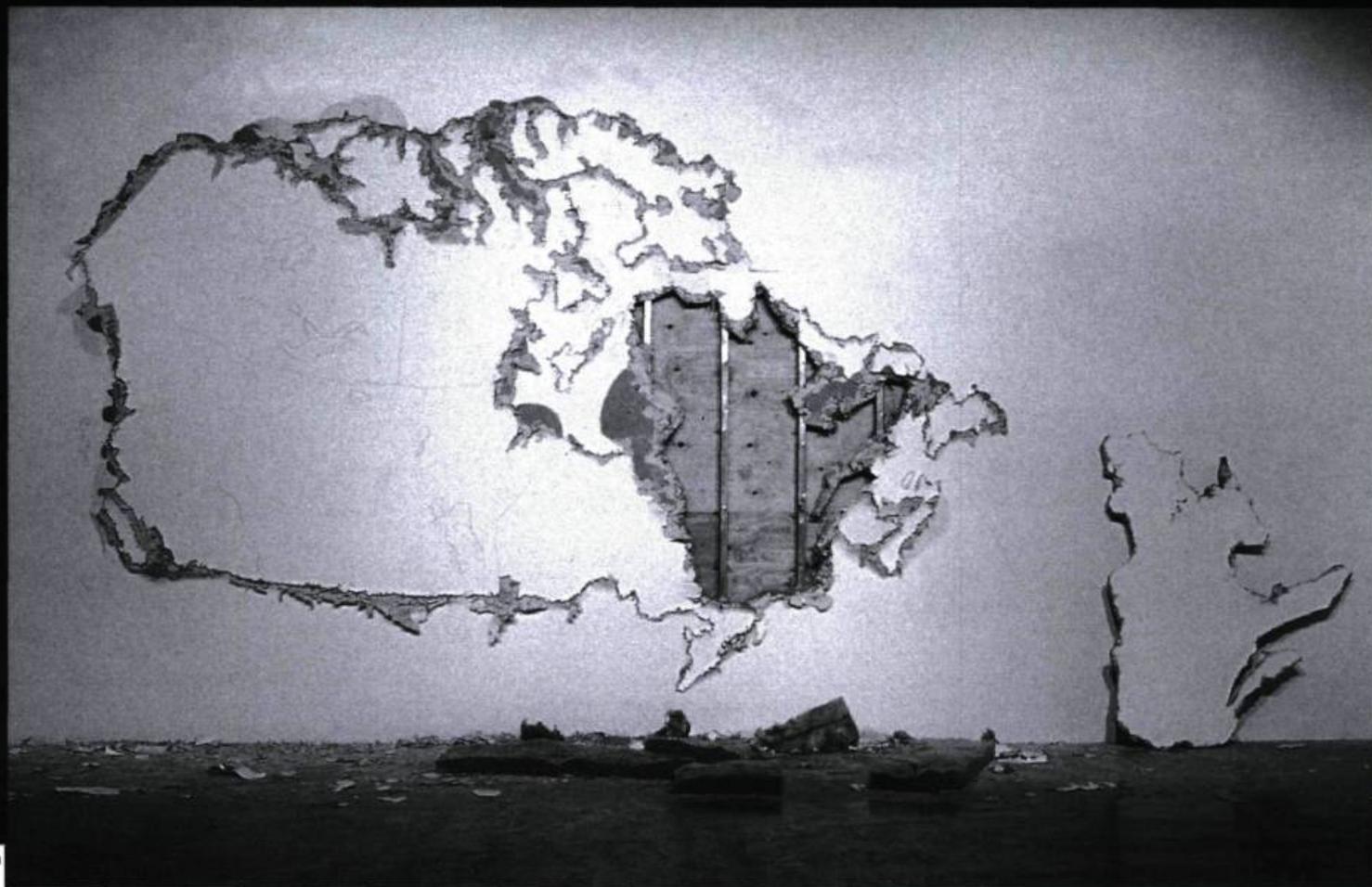
0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2003). De couleur, de lumière, d'odeur, de mouvance et d'iconoclasme. *Inter*, (84), 40–44.



Enrique JESIK, Référendum 2002. Photo : Stéphane LALONDE

De couleur, de lumière, d'odeur, de mouvance et d'iconoclasme

Guy SIOUI DURAND

Accueillies par les centres autogérés d'artistes à Québec, des expositions complétaient le volet d'art action des artistes mexicains « montés » à Québec pour *Lascas. Un arte mexicano actual*, complétant ainsi l'échange initiée par l'expédition *Latinos del Norte* (2000) des artistes de Québec à Mexico.

Ainsi la salle longiligne d'Engramme fut contaminée par une multitude d'objets et d'imprimés d'une seule couleur : bleu. Le centre Vu aligna deux séries de créations photographiques, disons des variantes sociales, sur l'*american way of life*. Comme pour ne pas être en reste, la grande salle de L'Œil de poisson s'imbiba d'odeurs morbides et se fit trouer un mur sur fond de nationalisme bloqué. À La Chambre blanche, trois propositions audiovisuelles interactives s'animent. Finalement, une fragmentation à forte résonance iconoclaste caractérisait la disposition d'icônes repiquées, d'artefacts et de légendes les accompagnant au Lieu, centre nerveux de tout l'événement *Lascas*.



Juan GONZÁLEZ De LEÓN, *Memoria a la deriva*.
Photo : Stéphane LALONDE

Tout en bleu chez Engramme

Décidément, Québec connaît périodiquement des invasions ponctuelles d'une couleur, le bleu ! C'est comme si le bleu officiel du drapeau québécois teintait sporadiquement le regard étranger sur notre quotidienneté plongée de longs mois sous le blanc hivernal.

En 1996, l'artiste français Joël HUBAUT avait transformé Le Lieu en « bazar », invitant les créateurs locaux et la populace à « remplir » le centre d'œuvres et d'objets ayant comme dénominateur commun la couleur bleue. Lors d'une exposition sur la culture baroque mexicaine (1994), le Musée de la civilisation de Québec avait intégré une installation de l'artiste mexicaine Û qui avait aussi comme caractéristique une épidémie d'objets casaniers, tous fondus dans un bleu pâle. Et voilà que dans le cadre de *Lascas* en 2002, Juan GONZALEZ De LEON déployait, chez Engramme cette fois, son installation *Memoria a la deriva* aux composantes toutes de couleur bleue !

Cette épidémie bleutée a permis aux visiteurs une sorte de dédoublement des parcours urbains. En effet, des cadrages en suspension, des affiches aux murs et d'autres menus objets du quotidien (ex. : paquet d'allumettes, savon, napperons, bibelots) ainsi que quelques arrangements aux allures d'antiquité au sol construisaient de manière ingénieuse des perspectives de trajets (que De LÉON a délibérément voulu arbitraires, imaginaires comme réels) qui tantôt nous transportaient dans les rues animées de la mégalopole qu'est Mexico – par exemple, le quartier des boîtes, bars et restos branchés y est désigné comme la « zona rosa » – et tantôt dans des rues et boutiques de Québec (dont le bleu bien connu des équipements de voirie et des poseurs de contravention est familier) !

Dès lors, c'est le pigment bleu, colorant sérigraphies et objets, plus que des données écrites, une discipline ou une technique (ex. : l'estampe, la gravure), qui déstabilisait l'usuel dans une galerie éventrée sur la côte d'Abraham par ses immenses baies vitrées.

Un rêve mexicain-américain pâlisant ?

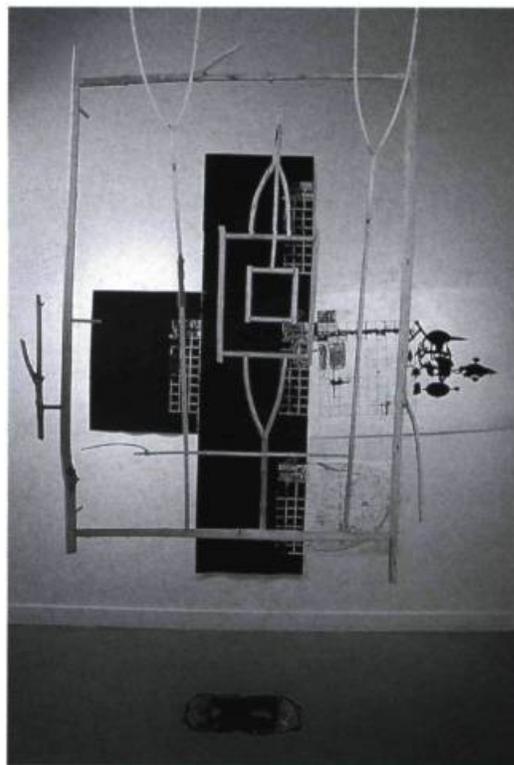
Chez Vu, centre de production et de diffusion photographiques, deux expositions, *The Wizard of US* de Carla HERRERA PRATS et *Les plus belles mariées de Baja, Californie* d'Yvonne VENEGAS, examinent les modes de vie d'un mirage identique.

The Wizard of US

Cette première exposition alignait une série de collages d'images numériques donnant à voir des maisons où des Mexicains habitaient dans leur pays mais transposées dans les paysages états-uniens où ils habitent aujourd'hui après avoir passé la frontière, comme si l'architecture et le paysage s'interchangeaient.

À hauteur d'yeux, ces photographies aux couleurs délavées mais lumineuses, comme seules les matinées enrobées de pollution aérienne des villes d'Amérique centrale produisent, établissaient donc une pertinente adéquation entre cet art moyen qu'est la photographie et le rêve banlieusard suburbain que représente le bungalow. Peu importe que l'on soit au Mexique ou aux États-Unis, et même dans certaines villes dortoirs québécoises, ce modèle architectural avec fonctionnalités technologiques aux normes standardisées états-uniennes offre comme horizon la société de consommation de masse programmée pour classes moyennes.

Fait intéressant, l'artiste Carla HERRERA PRATS s'inclut dans la réflexion de son œuvre. Elle écrit : « Cette série[...] est le résultat de quelques réflexions concernant des problèmes d'immigration qui sont devenus personnels dès que j'ai décidé de vivre aux États-Unis. Les images documentent des personnes nées et élevées à Mexico et qui actuellement habitent à Los Angeles. J'ai choisi ces personnes parce qu'elles représentent une minuscule partie du petit secteur de la population mexicaine qui a hérité du privilège de pouvoir traverser les frontières sans difficultés. Nous sommes tous venus en Amérique en partageant la même illusion : essayer que nos vies correspondent à ce " Way of life " cinématographique répandu dans le monde. »



Juan GONZÁLEZ De LÉON, *Memoria a la deriva*. Photo : Stéphanie LALONDE



Carla HERRERA PRATS, *The Wizard of US*.



Yvonne VENEGAS, *Twins*, 2001.

Les plus belles mariées de Baja, Californie

Cette fois, ce sont des femmes mexicaines « parvenues », en robe de mariée, que la photographe Yvonne VENEGAS, qui a grandi à Tijuana mais qui vit à New York, donnait à voir. Elles aussi s'irradiaient d'un halo de luminosité pâlisant qui donnait à cette série d'images toute sa puissance réflexive. La série d'images abdiquait concrètement devant cette standardisation culturelle que plusieurs redoutent, encore plus avec offensive de mondialisation sans « distinction culturelle » du géant Yankee.

C'est que l'ambivalence, la contradiction et la dialectique construisent la culture mexicaine en entier. Son hybridité n'a jamais attendu la déconstruction postmoderne occidentale. Il en va autant pour les métissages religieux (symboliques des *aztecas* et du catholicisme) et son architecture

baroque que pour la politique (passage colonialisme à un parti révolutionnaire unique marxisant puis à une présidence conciliante avec les U.S.A.).

Aujourd'hui, ce troublant rêve mexicain/américain se veut pour les pauvres, ce *lumpen* prolétariat qui s'entasse pour faire fonctionner les *maquiladoras*, ces usines d'assemblage des multinationales qui ne paient pas d'impôts, comme à Tijuana ou Juárez le long de la frontière avec le Texas – ville où la violence et les assassinats des femmes sont indécents. L'espoir pour eux suppose de déjouer la muraille policière états-unienne qui les refoule depuis la Californie jusqu'au Mexique. Ces réalités d'exclus sont absentes de ces deux expositions. Les « parvenus » de la classe moyenne et une certaine élite « latino » (pensons ici à ces artistes de la culture du spectacle et même de l'art performance tel Guillermo GOMÈZ PENA qui réussissent à Los Angeles) ayant « réussi », de part et d'autre de la frontière, *el norte*, son mirage, définissent le vrai sujet et le statut de l'art et des artistes qui circulent.

Ici dans les années soixante-dix, Pierre CALVÉ et Robert CHARLEBOIS fredonnaient « Vivre en ce pays c'est comme vivre aux États-Unis, les mêmes autos, les mêmes maisons... ».

Sentir le cadavre (politique)

Lors de *Lascas*, et avec jeu de mots, ce centre d'artistes n'a pas eu froid cette fois à « son » œil de poisson en accueillant les « installations » de Teresa MARGOLLES et d'Enrique JESIK.



Teresa MARGOLLES, *L'eau de Mexico*. Photo : Stéphane LALONDE

Eau de morgue

Que *Teresa MARGOLLES* ait ses entrées dans une morgue pour obtenir de l'eau ayant servi à laver les cadavres d'individus trépassés par mort violente tient à la fois de l'insolite et de contacts peu usuels. Qu'elle ait déjoué les douaniers impressionne encore. Et la courte action par l'artiste de déversement de cette eau aux odeurs putrides sur la côte d'Abraham, libérant symboliquement l'omniprésence de la mort et du sang dans les cultures « latinos » — qu'exploite actuellement le cinéma d'Hollywood pour conquérir cette forte portion du marché — donna tout son sens à l'« installation » en salle des vaporisateurs expulsant en fines vapeurs l'odeur cadavérique.

Referendum 2002

Est-ce l'odeur morbide qui a incité, en complément, Enrique JESIK à défoncer énergiquement à l'arrache-clou le mur du fond ou plutôt le désir irréprouvable de nous faire voir un dessin de la géographie politique du Canada autrement qu'en utilisant le crayon ou les logiciels en mouvement des ordinateurs ?

Aucun doute sur son talent. Hors sa découpe complète du territoire du Québec pour en déposer la superficie hors du territoire canadien, il a griffonné cette remarque sur l'attirance et l'« omnipotence » de l'Oncle Sam comme fatalité, matérialisant l'état (stagnant, utopique ou futile) des luttes nationalistes locales avec un tel voisin envahissant. Quelque part, JESIK ne projetait-il pas sur son partenaire au nord de la ZLEA (Zone de Libre Échange des Amériques) l'inquiétude mexicaine vis-à-vis des États-Unis ?

Animer les regards

À La Chambre blanche, trois artistes mexicains ont proposé trois types de regards accompagnés d'audio à leur manière, chacun se voulant interactif :

- comme **art Web** avec Arcangel CONSTANTINI nous proposant, tel un livre de bienséance pour étudiants du primaire, d'amusantes « situations » gentilles (ex. : à la caserne de pompiers, à l'hôpital, etc.) ;
- comme **vidéo** visible par l'entremise d'un rétroviseur d'auto ou audible par celle d'une boîte au sol avec Marcela ARMAS ;
- **in situ** au moyen des censeurs d'un dispositif en suspension de Gilberto ESPARZA (mais qui était défectueux lors de mon passage).

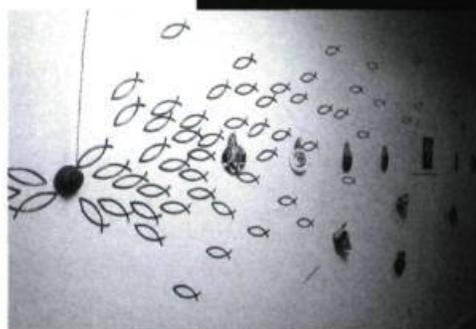
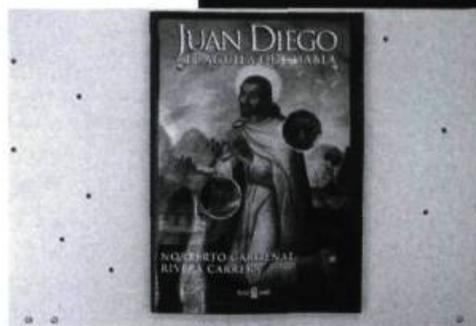
Noir et blanc comme Vierge et Pape

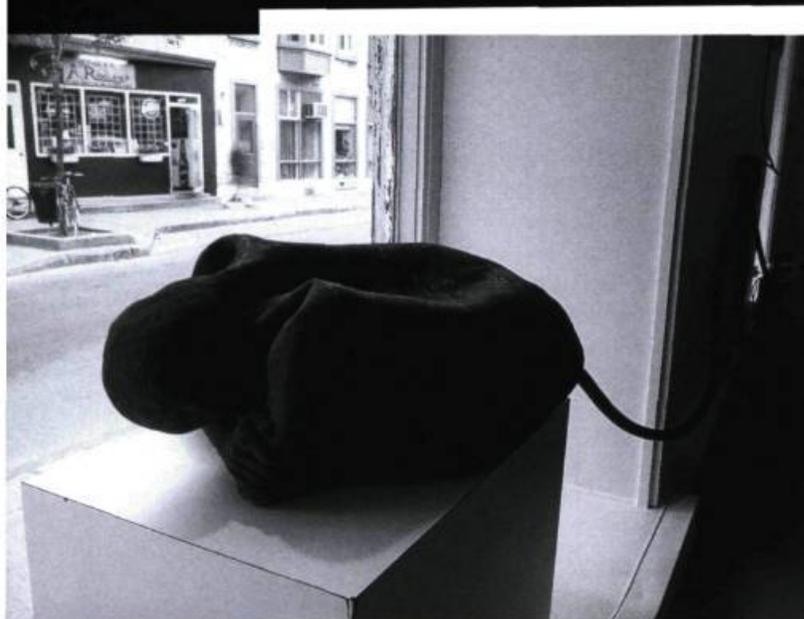
Un même événement médiatique d'envergure a touché les trois Amériques durant l'été 2002 : le voyage du fourbu pape JEAN-PAUL II.

La première étape à Toronto, pour le Rendez-vous mondial de la jeunesse catholique, aura eu des répercussions dans tout le pays. Ainsi la ville de Québec a-t-elle été un des carrefours où de jeunes Mexicains sont venus rejoindre de jeunes Québécois — des tentes ont été dressées, des spectacles ont pris place sur les Plaines d'Abraham — pour se mettre en route vers Toronto.

Puis la ville de Mexico fut un autre point culminant de la visite du chef d'État du Vatican. Dans cette ville où le culte de la Vierge noire de la Guadeloupe frise l'hystérie (un bel exemple de métissage des cultures religieuses) JEAN-PAUL II y a béatifié un controversé missionnaire intermédiaire (ou traître, c'est selon) entre les *aztecas* et les conquérants espagnols.

Le Lieu, centre en art actuel de Québec, est prompt, on le sait, à mettre de l'avant les déboulonnements artistiques, sociaux et iconiques. Aussi ne fallait-il être aucunement surpris d'y voir la série d'images, de textes et d'objets hybrides épinglés çà et là par Carlos AGUIRRE sur les murs de la grande salle comme une diatribe iconoclaste enchevêtrée. Issus des actualités commentant cette visite papale au Mexique, le noir et le blanc, comme dieu et diable, vie et mort, sacré et païen,





oscillaient de manière caustique, reflet de ces fondamentales ambivalences qui tissent la culture généralisée des Mexicains.

En complément, dans les grandes fenêtres, les sculptures gonflables de César MARTÍNEZ — vues à la dernière *Biennale de la Havane* — ajoutaient un souffle organique, questionnant la fragilité, « l'autre en soi-même », sur fond de culture de masse post-11 septembre.

S'exposer comme identités troubles

Lorsque replacés dans le contexte global définissant l'expédition *Lascas* (les écrits des commissaires mexicains dans *Inter*, Guillermo SANTAMARINA, Carlos ARANDA, Víctor MUÑOZ, Luis GALLARDO et Jorge REYNOSO, le débat public à Méduse, avec David PARALTA, Carlos ARANDA, Luis GALLARDO et Jorge REYNOSO, ainsi que les performances, manœuvres, vidéos et soirée DJ à l'îlot Fleurie ou dans les rues du quartier Saint-Roch), ces cinq « fragments » en expositions, faut-il le dire, renchérisaient le nécessaire questionnement sur leur propre identité collective, et que ce second volet de l'échange Québec-Mexico (*Latinos del Norte-Lascas*) a concrétisé, à tout le moins pour cette faction d'artistes de la plus peuplée cité du monde qui est entrée rapidement, en moins de dix ans, dans les réseaux internationaux de l'art actuel.



César MARTÍNEZ Photos : Ivan BINET